

La  
Semaine Religieuse

DE  
Québec

VOL. XVII

Québec, 24 juin 1905

No 45

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 705. — Les Quarante-Heures de la semaine 705. — Chronique diocésaine, 706. — Les enfants de chœur, 707. — Nouvelles « petites impressions de voyage », 714. — La fin du protestantisme, 718.

Calendrier

25 Dim.	b	II apr. Pent. S. Guillaume, abbé. Solennité de la FÊTE-DIEU <i>Kyr.</i> 2 ton. II Vép., mém. du suiv. et du dimanche seulement. Procession du S. Sacrement.
26 Lundi	r	SS. Jean et Paul, martyrs.
27 Mardi	b	De l'octave de la Fête-Dieu.
28 Merer.	b	Vigile. De l'oct. de la Fête-Dieu. <i>Jeûne</i> remis à samedi, 15 juillet.
29 Jeudi	r	SS. PIERRE et PAUL, apôtres, 1 <sup>cl</sup> . Solennité le 16 juillet.
30 Vend.	b	SACRE-CŒUR DE JESUS, <i>dbl.</i> 1 <i>cl</i> .
1 Samd.	b	Octave de S. Jean-Baptiste.

Les Quarante-Heures de la semaine

25 juin, Saint-Malo de Québec. — 26, Saint-Ubald. — 27, Saint-Georges. — 29, Saint-Onésime. — 30, Saint-Jean-Chry-sostome.

### Chronique diocésaine

— Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé Gaudiose Lemieux, du collège de Lévis, curé de Saint-Jacques de Parisville (Lotbinière); M. l'abbé A. Vincent, curé de Broughton.

— Le personnel de la Visite pastorale a reçu les modifications suivantes : MM. les abbés Langlois et Laroche, du séminaire de Québec, ont remplacé MM. les abbés Bilodeau, de la cure de Saint-Roch de Québec, et Al. Roy, de la cure de Jacques-Cartier.

— Lundi et mardi ont eu lieu, à l'Université Laval et au séminaire de Québec, les cérémonies de clôture de l'année académique. La présence de Son Exc. Lord Grey, gouverneur général du Canada, a donné à la fête universitaire un éclat particulier. Nous publierons, la semaine prochaine, la réponse de Son Excellence à l'adresse du Recteur.

— La réélection de Mgr Mathieu, pour une troisième période d'exercice, comme recteur de l'Université et supérieur du Séminaire, a été accueillie partout avec une grande satisfaction.

— M. le curé Demers vient de publier le dernier bulletin de la 6<sup>e</sup> année de la « Collecte pour payer la dette de l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec. » Cette collecte, faite à domicile par les MM. de la cure de Saint-Jean-Baptiste, a produit jusqu'ici le montant total de \$ 31,512.79. C'est un résultat certainement très remarquable.

— Les travaux de fondation du Monument Laval intéressent tous les gens qui passent par la Côte de La Montagne. Jusqu'à présent, on a construit les assises mêmes du Monument, et l'on prépare le terrain pour les ouvrages d'approche, qui seront aussi en maçonnerie.

— Le palais de l'archevêché est actuellement aux mains des peintres et électriciens. Tous ces travaux, y compris ceux de la restauration partielle de l'ancien édifice, dureront probablement encore quelques semaines.

— L'entrée en vacances du Grand et du Petit Séminaire, qui eut lieu mardi de cette semaine, empêche cette année la Procession du Saint-Sacrement de se faire en dehors de la Basilique. Cette cause d'abstention est heureusement d'occurrence très rare.

## Les enfants de chœur

Le discours suivant, adressé aux enfants de chœur de la maîtrise de la cathédrale de Chartres, fut prononcé par l'abbé Isambert. On y trouvera des détails curieux et intéressants sur la vie des enfants de chœur au moyen âge, dans ces Maîtrises qui vont sans doute disparaître tout à fait dans la tourmente antireligieuse qui sévit actuellement en France. La seconde partie de l'allocation contient des conseils, à l'adresse des enfants de chœur, que MM. les curés utiliseraient peut-être un jour ou l'autre, pour le bénéfice de ces petits collaborateurs du culte divin.

*Hi sequuntur Agnum quocumque ierit.*

Ils suivent l'Agneau partout où il va.

(Saint Jean, *Apoc.*, 14.)

Monseigneur,  
Mes chers amis (1),

Cette parole de saint Jean dans l'Apocalypse me paraît s'appliquer à vous d'une façon merveilleuse. Une partie de votre vie d'écolier, la meilleure, se passe à l'église. Souvent vous interrompez vos études pour servir la messe, pour assister le prêtre dans ses fonctions variées. Aucune cérémonie solennelle n'a lieu sans que vous soyez au premier rang. Si vous sortez de la Maîtrise pour entrer soit dans la cathédrale, soit dans la Crypte, vous semblez ne point changer de maison. L'une est le prolongement de l'autre. En un mot, vous êtes les familiers de l'autel, les hôtes privilégiés de Dieu et de Notre-Dame, les suivants de l'Agneau. Et il m'a paru que je vous ferais plaisir et que je vous édifierais en vous entretenant aujourd'hui de l'office divin. Vous me saurez gré, je l'espère, d'être allé chercher dans un livre écrit avec amour (2), et qu'on doit lire de même, ce qu'était la journée liturgique d'un enfant de chœur, à Chartres, au temps jadis. Nous pourrions alors faire un retour sur votre situation présente et en tirer quelques conclusions morales sous le regard béni de Notre-Dame.

(1) Une nombreuse assistance entourait les jeunes clercs de Notre-Dame à la Crypte, en cette solennité que présidait Mgr l'évêque de Chartres.

(2) Histoire de l'ancienne Maîtrise de Chartres, par M. l'abbé Clerval, supérieur de la Maîtrise, professeur à l'Institut catholique de Paris.

## I

Avant la Révolution française, sous l'Ancien Régime, comme l'on dit, la journée des enfants d'aube, à Chartres, était singulièrement occupée. Et je ne parle pas ici des études de grammaire, des leçons de musique et de chant; je me borne aux seules exigences du culte. Volontiers on eût pu dire de leur vie qu'elle était l'apprentissage du canonat. Rien ne se chantait en dehors de leur concours: matines et laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies, sans compter la grand'messe précédée elle-même de la messe de *Beata* en l'honneur de la sainte Vierge et des messes d'obit ou de fondation en mémoire des défunts. Encore s'agit-il de la liturgie ordinaire. Et il en fut ainsi depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque du remaniement du Cérémonial, jusqu'à 1784. Voulez-vous revivre par l'imagination et par le cœur un de ces jours-là? Tournons ensemble quelques feuillets des vieux manuscrits.

Le matin est venu: il est cinq heures. De toutes les maisons du cloître Notre-Dame sortent les chanoines qui se rendent à matines. Déjà les enfants d'aube les y ont précédés. Vêtus de la soutane rouge, coiffés du bonnet carré — c'est leur costume hors de l'église, — ils sont partis de leur maison située, XIV<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement en face de l'Ane qui vielle, transportée plus tard, au XVI<sup>e</sup>, près de la porte de l'Officialité, celle qui donne sur la rue des Lisses. Leur maître de musique les accompagne, à moins qu'il n'ait été victime de l'heure trop matinale. Ils se rendent derrière l'autel beaucoup plus rapproché de la nef, à l'origine, qu'il ne l'est aujourd'hui. C'est là, dans un endroit relativement spacieux, qu'ils chantent d'abord la première leçon toute entière, puis le reste en faux-bourdon. On leur bâtit d'ailleurs, en 1521, à cet effet, une *legende*, sorte de chaire accostée peut-être au jubé et munie d'un lutrin auquel ils se rendront avec un bréviaire et une bougie. Le Chapitre préférerait-il les avoir sous les yeux? On doit le penser. Derrière l'autel personne ne les voyait. Un vieux martyrologe de la bibliothèque de Chartres garde encore la trace des propos qu'ils échangeaient là, librement. On lit sur un des feuillets, à la date anniversaire des saints Innocents, ces mots écrits en marge par un écolier espiègle: « Dans l'octave qui va suivre, le

maître des enfants de chœur fera bien de n'être pas sévère du tout.»

De fait, si le maître de musique n'était pas exigeant, les chanoines du temps l'étaient bien un peu. Dans la hâte d'être prêt à l'heure, il n'était pas rare que l'on se trompât de leçon. Dans le désir d'abréger l'office, il arrivait que l'on chantât trop vite. Et toujours les réprimandes suivaient. L'enfant d'aube, j'imagine, devait écouter, les yeux baissés, la semonce : il devait tant à Messieurs du Chapitre ! Mais tout bas il s'excusait lui-même en pensant que la messe de *Beata*, venant après matines, laudes et prime, était longue et que, parmi ceux qui le grondaient, certains étaient bien heureux de pouvoir s'en dispenser pour raison de fatigue ou pour vaquer à un autre ministère.

Le moment était arrivé pour lui-même de prendre un peu de repos. Il rentrait à la Maîtrise, jusqu'à ce que la cloche l'appelât de nouveau à l'église pour la grand-messe. Les enfants de chœur d'alors ne répondaient pas les messes basses. L'office solennel était le centre de leur journée liturgique. Ils y assistaient tous les jours, en habits de chœur, à des places de choix, et se partageaient le chant et les fonctions liturgiques. Continuons de les suivre.

Au signal donné, à neuf heures, les enfants d'aube — ils sont douze à partir du XVII<sup>e</sup> siècle — vont prendre leurs costumes aux armoires situées dans le transept septentrional, près de la porte d'entrée. Ces costumes, ils les doivent à la libéralité du Chapitre. C'est la soutane d'abord, la *robu*, la *tunica*, comme on la nomme au XV<sup>e</sup> siècle. Elle a été de couleur successivement brune, noire, verte, grise ; elle est et restera rouge, à dater du XVI<sup>e</sup>. L'aube la recouvre, où le surplis, selon les occasions. C'est l'aube quand il s'agit de porter les chandeliers, l'encensoir ou la croix. Elle est retenue par une ceinture en fil d'Epernou. Et par dessus le tout un habit curieux, le camail à longue queue en pointe, tel que vous le portez aux enterrements dans les jours d'hiver. L'habillement se complète par une coiffure : c'est un petit chaperon. Vers 1483, apparaissent les *birreta*, sorte de bonnets carrés qui ne sont sans doute que le chaperon légèrement transformé. Plus tard encore, mais à l'église seulement, on permettra d'employer la calotte de laine

rouge en hiver. De la Fête-Dieu enfin à la Saint-Jean-Baptiste, la calotte est remplacée par un chapeau de fleurs. Et, détail curieux, Messieurs les chanoines qui font des cérémonies en portent aussi.

Ainsi costumés, les enfants se rendent au chœur. Peut-être regardent-ils à droite et à gauche et comptent-ils les stalles déjà occupées. Dans les deux rangées du haut, les 76 chanoines vont se placer par ordre de préséance. Le doyen et les dignitaires sont, à l'inverse de ce qui se fait aujourd'hui, les plus éloignés de l'autel. Ils ont tout le chœur à traverser pour s'y rendre. Plus bas, sur des sellettes qui s'alignent du jubé aux portes latérales, un intervalle reste vide entre les 24 marguilliers-clercs et les 30 chapelains ou prêtres habitués. C'est là que s'assoient les enfants d'aube, six d'un côté, six de l'autre. Ils ne se déplaceront que pour les chants à exécuter avec les musiciens. Et encore, pour éviter les bavardages avec les chantres, faut-il noter qu'aux deux gros lutrins primitifs on ajoutera un jour deux nouveaux pupitres, en face d'eux, spécialement à leur usage.

La messe commence. Les plus grands et les plus forts d'entre les enfants d'aube ont été désignés pour les cérémonies dont ils s'acquittent d'ailleurs fort bien. Pourquoi faut-il que plusieurs acolythes soient accusés, vers 1749, d'avoir bu dans les burettes, chose inconnue depuis lors? L'office du thuriféraire est particulièrement difficile. Les encensoirs ont de longues chaînes et se jettent très haut. Il faut les lancer avec vigueur, les retirer avec dextérité. Cette fonction aussi donne lieu à quelques abus. Malgré la défense souvent renouvelée, les grands enfants de chœur se retirent derrière l'autel et tirent le charbon, en hiver surtout, d'un chariot de feu, sorte d'immense brasier roulant près duquel ils se chauffent en causant pendant les offices. C'est la rançon de l'âge. Ils retrouvaient sans peine, j'en suis sûr, leur sérieux en rentrant au chœur. Mieux encore, ils savaient s'inspirer de leurs fonctions saintes, comme vous le faites aujourd'hui, pour fortifier en eux l'esprit de piété, l'esprit de dévotion à Celle qu'ils appelaient tendrement la benoite Vierge.

Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu l'oublier? N'est-ce pas Elle qu'ils célébraient surtout? Aux offices du soir, vêpres et

complies, leur voix se faisait entendre dans le chant du *Salve Regina*. Ils restaient spécialement chargés des motets, des antiennes en son honneur. C'est même par là le plus souvent que s'achevait leur journée liturgique ordinaire.

Dans ce cadre vaste et mobile j'ai omis à dessein, à regret aussi, nombre de détails intéressants. Parmi les cérémonies extraordinaires dont leur vie s'égayait parfois, je veux donner un souvenir à la plus curieuse, à la plus connue de toutes, à la fête des Saints-Innocents. Ce jour-là, tout changeait au chœur. Un enfant d'aube montait au trône de l'évêque. Il était revêtu des habits pontificaux ; rochet, camail, croix pastorale, bâton pastoral et mitre. Il officiait à la messe chanté par un chanoine, donnait la bénédiction solennelle, offrait son anneau à baiser. Ses condisciples ne pouvaient lui en vouloir d'être ainsi monté en un jour au sommet de la hiérarchie. Ils savaient que sa dignité était éphémère. Et puis eux-mêmes n'avaient-ils pas par compensation la liberté de s'habiller en chanoines avec le surplis, l'aumusse et la chape et d'occuper les hautes stalles, pendant que Messieurs du Chapitre siégeaient gravement sur les sellettes du bas-chœur ? C'est un enfant d'aube qui remplissait la fonction de grand-chantre ; deux autres celui de diacre et de sous-diacre. Aux vêpres, de même. L'office fini, ils sortaient en quête d'étrennes et, pour clore la fête, un banquet du soir les réunissait auquel ils invitaient les chantres pour les remercier d'avoir chanté ce jour-là la messe de *Beata* à leur place. La dernière fête eut lieu en 1792.

## II

Tout cela, mes chers amis, c'est l'histoire du passé et vous êtes, vous, les clercs, les enfants de chœur d'aujourd'hui. Qu'y a-t-il donc de changé ? La proportion entre le nombre des chanoines et le vôtre a été renversé ; vous êtes aussi nombreux qu'ils l'étaient jadis ; eux ne le sont guère plus maintenant que les anciens enfants d'aube. Par contre, ils restent soucieux de la dignité des cérémonies et, à ce titre, fiers de vous. Soit que vous serviez les messes basses du matin, soit que vous participiez aux chants et aux fonctions liturgiques, vous n'avez point dégénéré. Vous accroissez chaque jour le patrimoine de gloire, le bon renom de notre Maîtrise.

Encore faut-il que votre attitude recueillie reflète une âme ;

que votre parole, que vos chants soient une effusion de la piété, un épanchement du cœur, une prière. Y songez-vous quand, dès l'aurore, à la cathédrale ou dans cette crypte, vous vous agenouillez sur les degrés de l'autel ? Le dialogue s'engage entre le prêtre et vous. Vous êtes un des deux acteurs de ce drame divin dans lequel Dieu se fait victime. Vos réponses avencent d'autant l'instant de la consécration. Au son de votre clochette les assistants s'inclinent. Si vous êtes seul, si votre voix fait écho dans la solitude d'une chapelle, vous suppléez par l'intensité de votre ferveur à l'absence de fidèles. Quel rôle est le vôtre ! Et ne sentez-vous pas qu'il doit y avoir là autre chose qu'un exercice machinal péniblement répété ? Vous préludez à ce que vous serez demain. Demain vous serez prêtre. Vous ne resterez plus prosterné à deux genoux sur les marches, vous vous tiendrez debout, près du tabernacle ; vous ne soulèverez plus la chasuble, vous présenterez l'hostie ; vous n'offrirez plus les burettes, vous élèverez le calice. Et l'on dira de vous : Voilà les prémices que Dieu acheta de son sang parmi les hommes ; *hi empti sunt ex hominibus primitiae Deo et Agno*, ils suivent l'Agneau partout où il va, *hi sequuntur Agnum quocumque ierit*.

Après la messe, le chant. Il doit être digne, n'est-ce pas, de notre incomparable cathédrale ? Elle a besoin pour s'animer que vous lui prêtiez une âme. Il ne suffit pas que le soleil dore ses vitraux et ses rosaces, que l'orgue même y déroule ses harmonies ; il lui faut l'éclat de vos voix jeunes et fraîches qui font tressaillir les anges de l'autel et les vieux saints dans leurs niches de pierre. C'est la jouissance aussi, et l'édification des assistants. Le son se détache, grandit, monte et éclate. Dans le silence solennel du temple, l'écho résonne sans que rien l'affaiblisse, et voilà que la clameur franchit l'enceinte du chœur, rebondit contre les piliers des nefs pour remonter légère jusqu'aux voûtes qui se la renvoient et la prolongent comme indéfiniment. . . Et sur la foule prosternée court du frissonnement. Aux anniversaires de deuil, plus d'un croit y reconnaître une voix de l'au-delà, celle des êtres chers qu'il a perdus. Aux jours de fête, tous sentent leur âme se fondre dans une délicieuse rêverie. Et vous, vous qui interrompez la méditation silencieuse des fidèles pour y substituer par instants cette

clameur suppliante, vous resteriez insensible ? Oh ! non. Si le chant est une prière, il peut être, le vôtre certainement est une prédication. Bien des fois, en vous entendant, je me suis représenté un de nos hommes du peuple, déshabitué de l'église, parcourant ce jour-là l'abside et s'arrêtant étonné. Et je me disais que dans ce concert où vos voix s'harmonisent avec des voix d'hommes, il y avait pour lui comme un appel intime et pressant vers l'Idéal, vers le Dieu de sa première communion et qu'il pouvait s'y rencontrer, Dieu aidant, le germe d'une vie meilleure. Chantez donc, mes chers amis, comme vos aînés ont dû chanter, avec goût, avec ferveur, avec amour, avec toute votre âme. Ce n'est pas la moins belle, la moins féconde de ces fonctions liturgiques dans lesquelles vous édifiez la foule.

Ces autres fonctions, elles sont, à peu de chose près, ce qu'elles étaient jadis. Vous remplissez la charge d'acolythes, vous offrez l'encens, vous assistez aux services funéraires et accompagnez les processions. Il reste que votre nombre est plus considérable, votre costume plus riche. Parés de la soutane rouge, de l'aube à dentelles, de la ceinture de moire, de la mozette rouge et blanche, coiffés de la calotte rouge et, à certaines fêtes de l'année, d'une couronne de fleurs, vous êtes l'image embellie du passé. Que dis-je ? Vous réalisez presque à la lettre ce qui est dit de vos patrons les saints Innocents : au pied même de l'autel, en toute simplicité, vous vous jouez avec une palme et des couronnes. *Aram sub ipsam simplices palma et cornis luditis.* J'aime à croire que cette simplicité est l'enveloppe d'une piété solide, le miroir d'une âme pure et forte, un gage de fécondité pour votre apostolat futur, étant de ceux qui suivent l'Agneau partout, *hi sequuntur Agnum quocumque ierit.* Si vous portez les chandeliers, rappelez-vous que Notre-Seigneur a dit à ses Apôtres et, en leur personne, à tous les prêtres à venir : vous êtes la lumière du monde. Si vous faites bénir l'encens, songez à la bonne odeur des vertus qui doivent parfumer votre vie. Si vous accompagnez un convoi mortuaire, priez pour le défunt que les hommes, que même ses proches oublieront, hélas ! bien vite. Bref, développez en vous l'esprit de zèle afin que vous puissiez vous rendre à vous-mêmes ce témoignage que partout où vous conduisent les exigences du culte liturgique, vous passez en faisant le bien.

Je termine ici, mes chers amis. Tout fait prévoir que l'Agneau divin vous demandera de l'accompagner au pied de son Calvaire. Le présent est triste, l'avenir s'annonce plus triste encore. Si vous ne voulez pas plus tard tourbillonner dans la lutte sans profit pour vous-mêmes ni pour les autres, posez dès maintenant des actes. Dans cette chère solitude de la Maîtrise, offrez chaque jour à Notre-Dame, comme nous le faisons nous autres, vos petits sacrifices journaliers. Et si parfois la tâche vous semble rude, recourez à la chaude affection de vos maîtres. J'en ai connu pour ma part dont je garde le souvenir comme on garde celui d'un père ou d'une mère. Songez au zèle de vos bienfaiteurs, de vos bienfaitrices dont vous êtes les enfants d'adoption. Il en est qui se privent du nécessaire pour donner un prêtre à l'Eglise. Réfléchissez sur la tendresse d'un pontife qui partage avec vous sa demeure, qui prend part à vos petites réjouissances et vous montre, comme une parure de choix, aux hôtes vénérables qu'il accueille dans son palais. Et par dessus tout, pensez, pensez que vous vivez sous la caresse enveloppante de Notre-Dame. Vous portez son scapulaire, sa chemisette. Elle est partout avec vous sur le chemin suivi par l'Agneau. Elle y est, non pas comme un poétique fantôme, mais comme une réalité vivante et en quelque sorte tangible. C'est Elle surtout qui peut, dès maintenant, féconder votre vie et préparer la moisson de l'avenir. Grandissez vite, mes chers amis, pour l'honneur de notre Maîtrise bien-aimée, pour le salut des âmes par Notre-Dame.

#### Dernières « Petites impressions de voyage »

— o —

Je parlais, il y a huit jours, des jouissances entomologiques que l'on goûte à Chicontimi.

Je puis bien noter aussi les joies, philologiques que m'a values une course à travers les rues de l'intéressante cité que M. Tardivel appelait souvent, avec un petit grain de malice, du nom de « Chicago du Nord ». J'ajoute, en passant, pour faire hommage à la charité du journaliste défunt, qu'il s'interdit absolument d'employer cette appellation, dès qu'un ami, fixé depuis peu sur les bords du Saguenay, et *par conséquent*

encore un peu... jeune, lui eût fait remarquer que cette manière de dire pouvait déplaire aux Chicoutimiens.

Donc, j'ai lu avec attendrissement la désignation française «Bureau de poste» sur un édifice de la rue Racine. Moi qui, depuis bientôt trente ans, m'étais indigné tant de fois du «Post office» qui désignait auparavant l'ancien hôtel des postes !

A propos de ce dernier, je me rappelle que, vers 1890, un écrivain déchaîna une véritable tempête pour avoir imprudemment qualifié ce monument de «bicoque».

Le terme était pourtant bien mérité ! Mais, pour rassurer les correspondants des citoyens de Chicoutimi, je me hâte d'ajouter que, grâce au paternel gouvernement qui fleurit sur la rive droite de la rivière Ottawa, déjà l'on s'apprête à creuser les fondations d'un nouveau bureau de poste qui fera honneur à M. Mulock et au pays tout entier.

Je fais des vœux pour qu'on suive partout, en cette matière d'appellation française, l'exemple de Chicoutimi. Quand on voyage en Allemagne, on est ravi de voir partout des indications écrites en langue allemande, bien que l'on n'y comprenne rien : cela prouve si bien qu'on a le plaisir de voyager en pays étranger. Soit dit la même chose, si l'on parcourt la province d'Ontario, *mutatis mutandis*. Eh bien, dans la province de Québec, qu'il n'y ait donc que du français; et les étrangers seront absolument charmés de se voir dans un pays si différent du leur.

C'est qu'à Chicoutimi, l'on n'entend pas badinage sur ces questions de langue. Eu voici un exemple bien topique.

Il n'y a que peu de semaines un journaliste chicoutimien fit irruption dans un certain magasin de la rue principale. Monsieur, dit-il au commis, voulez-vous me donner de la peinture ?

— Oui, monsieur, et après cela, monsieur? . . .

— Voulez-vous me donner aussi un pinceau ?

— Oui, monsieur, et après cela, monsieur? . . .

— Après cela, voulez-vous me permettre de rétablir l'accord sur votre enseigne ?

En effet, on lisait sur l'enseigne les mots suivants : *Économie public*, au grand scandale de tous, savants ou demi-savants. Malheureusement, il n'y avait plus d'espace sur l'enseigne pour ajouter la syllabe vengeresse : c'est là peut-être l'ex-

cuse du peintre qui exécuta l'ouvrage. C'est alors que notre journaliste eut une deuxième idée géniale (ce qui est beaucoup pour un même jour). D'un même coup de pinceau, il acheva de fermer la boucle du C et lui ajouta une queue dans la direction du centre de la terre. La grammaire, à si peu de frais, était sauvée !

Avec des préoccupations nationales et grammaticales de cette force, étonnez-vous maintenant que la « Compagnie de Pulpe de Chicoutimi » ait tenu à se donner bravement le nom officiel que voilà, en bon français. Cela ne l'a pas empêchée de devenir la plus grande entreprise industrielle canadienne-française et de placer chaque jour sur le marché une plus considérable quantité de pâte de bois qu'aucune autre usine du Canada et peut-être du monde entier. — Il faut mettre cet exemple sous les yeux de tant de nos compatriotes qui, dès qu'ils organisent quelque association industrielle ou commerciale, n'ont rien de plus pressé que de l'affubler d'une dénomination anglo-saxonne bien ronflante !

Ce n'est pas d'hier, au reste, que règne à Chicoutimi ce beau fanatisme national. Il me revient que, voilà une vingtaine d'années, certain cocher du lieu imagina de faire construire une sorte de diligence, pour voiturier aux offices du dimanche les gens des extrémités de la ville. A Québec ou à Montréal, on aurait probablement inscrit sur la voiture l'indication suivante : *Quebec ou Montreal Street Car*. Notre Chicoutimien, lui, fit crânement mettre sur son omnibus les mots « Char de rue ». L'appellation n'était pas merveilleuse, à coup sûr ; mais, au moins, c'était en langue française.

Et puis, voilà les beaux-arts qui prennent du développement à Chicoutimi.

Il y avait déjà la cathédrale, dont la nef en pur corinthien est l'une des plus artistiques de la Province, bien que l'aspect en soit un peu froid, faute d'une ornementation suffisante. Des vitraux colorés, des lustres de belles dimensions, plus d'or un peu partout : voilà qui ajoutera singulièrement, quelque jour, à la beauté de l'édifice. On y voit de belles peintures, de même que dans les chapelles du Séminaire et de l'Hôtel-Dieu, qui possèdent vraiment de belles œuvres dues au pinceau de M. Huot. Je signalerai surtout un « Saint Dominique », qui se trouve au

Séminaire, et qui me paraît faire grand honneur au talent de notre artiste canadien.

L'église des Eudistes est en style gothique. Si les MM. du Séminaire ont l'attention, quand ils feront terminer leur grande chapelle, de faire choix d'un autre genre que le corinthien et le gothique, les fidèles de Chicoutimi n'auront ensuite qu'à ouvrir les yeux pour se former le goût, au moins en architecture.

En attendant cette floraison d'art, les Chicoutimiens se livrent aux affaires — comme des Américains. Il faut voir comme ils y vont ! Alors qu'à Québec l'on en n'est encore qu'à faire des démarches pour créer une ligne directe de steamers pour Liverpool, il y a déjà des années qu'il en existe une entre Chicoutimi et l'Angleterre !

Il y a même une ligne de canots d'écorce entre Chicoutimi et Betsiamis, une distance d'une cinquantaine de lieues ! Pour être tout à fait exact, je dois bien avouer que, ces dernières années, on simplifie notablement les choses — tout en rendant la « ligne » rapide —, en faisant descendre le canot par le bateau à vapeur jusqu'à Tadoussac, d'où l'on vogue ensuite le long des rivages du Saint Laurent jusqu'à Betsiamis.

Le fondateur, propriétaire, directeur, gérant, etc., de cette ligne de navigation, c'est le vieux Bacon, montagnais qui réside à Chicoutimi depuis peut-être un demi-siècle. Il n'a pas manqué de venir me rendre visite, l'autre jour : car nous sommes de vieilles connaissances. Rien n'égale la belle humeur de ce sauvage, dont la facile hilarité a fait là-bas la réputation. Agé de 84 ans et à demi-aveugle, Bacon doit être maintenant en compagnie de sa femme qui compte 76 années, en route sur son petit canot, à destination de Betsiamis où se réunit, à la fin de juin, toute la nation montagnaise pour la grande mission de chaque année.

Voilà un canot d'écorce qui me sert merveilleusement de transition pour dire un mot de mon retour de Chicoutimi. J'ai exposé, il y a huit jours, ce qu'il y a à faire pour se rendre à Chicoutimi par eau. Eh bien, le procédé à suivre pour en revenir est d'une simplicité égale. Seulement, il faut toujours compter avec les hasards de la navigation. Par exemple, ce matin-là, le bateau de Québec venait nous prendre à 10 heures

de l'avant-midi... Mais il ne vint pas du tout. La veille, en sa descente du Saint-Laurent, il y avait eu du grand vent, du brouillard, qui l'avaient fort retardé. Il ne vint qu'à 11 heures du soir, et ne quitta Chicoutimi que trois heures plus tard. Voilà ensuite que nous rencontrons encore le brouillard sur la rivière Saguenay, et cela nous retient trois autres heures à l'Anse Saint-Jean. Un autre sujet de retard nous vint aussi, lorsque le bateau stoppa vis-à-vis de l'île aux Coudres, pour permettre à Mgr l'évêque de Chicoutimi d'y descendre, et d'y commencer sa visite pastorale. Mais l'épisode intéressa vivement les passagers. Une grande chaloupe, toute pavoisée aux couleurs britanniques (notre loyauté coloniale!), et montée par de vieux marins de l'île aux Coudres, vint accoster le bateau, prendre à son bord l'évêque et sa suite, et s'éloigner ensuite, en ouvrant à la brise sa blanche voile.

Après tout cela, nous arrivâmes à Québec avec 24 heures de retard. D'où il suit que la Compagnie du Richelieu est bien avisée de ne pas garantir à ses passagers la correspondance exacte, quant au jour et à l'heure, avec les trains de chemin de fer. D'où il suit encore qu'il faut avoir du temps à sa disposition pour faire par eau le voyage du Saguenay.

— Ce bateau qui m'a ramené à Québec, il a beau porter le nom de *Chicoutimi* : je l'ai facilement reconnu pour le *Saguenay* des années dernières. Je me souviens même que, lorsque j'étais petit, il s'appelait l'*Union*... J'enregistre ces renseignements pour aider le travail de l'auteur qui entreprendra, un jour à venir, de rédiger le « Dictionnaire généalogique des bateaux à vapeur du Saint-Laurent. »

ORNIS.

---

### La fin du protestantisme

---

(Du *Bien public*, journal belge.)

Anjourd'hui que le protestantisme n'a plus à son service les armes de la persécution, non seulement il ne parvient plus à propager ses doctrines, mais il est tombé en dissolution complète. Le principe de la libre interprétation des Ecritures a fait mûrir ses fruits de mort. En Allemagne, il y a quarante

ans, Doellinger comptait déjà 38 sectes, malgré tous les efforts employés par les pseudo-réformateurs d'abord, par le pouvoir civil ensuite, pour enrayer ce pullulement. En Angleterre, d'après le *Catholic Belief*, il y a 150 sectes, enregistrées par l'Etat, dès 1878. Aux Etats-Unis, elles sont au nombre de plus de 250 au moins. La Hollande réformée est, au point de vue religieux, peut-être plus divisée encore. Qui pourrait s'en étonner, puisque, dans la logique du protestantisme, chacun se fait sa religion soi-même et explique à sa guise les Livres inspirés ? Comment l'inspiration peut-elle être prouvée, si ce n'est par l'autorité infaillible de l'Eglise et par celle de la Tradition, que le protestantisme rejette également l'une et l'autre ? Aussi, dès Luther, tous les protestants notoires ont-ils exclu à l'envi du canon des Ecritures, celui-ci tel livre, celui-là tel autre livre, si bien qu'il ne resterait plus rien ni de l'Ancien Testament, ni du Nouveau, s'il fallait s'en tenir aux seuls écrits dont l'authenticité et l'inspiration n'ont pas été contestés formellement.

Ce qu'est devenu le dogme parmi ce pandémonium d'opinions contradictoires, il est aisé de s'en rendre compte par un simple coup d'œil sur le clergé protestant des différents pays. D'après M. Goyau (*l'Allemagne religieuse*, p. 167), sur dix-sept facultés allemandes où se forment les futurs pasteurs, trois ou quatre ont des maîtres unanimement croyants ; dans les treize autres, les écoles incroyantes sont en voie de dominer ou dominant déjà. Nourris de scepticisme et de rationalisme, les anciens élèves de ces facultés expliquent encore à leurs oncles la lettre des Ecritures à leur manière ; mais la plupart ne prennent guère plus au sérieux ce qu'ils enseignent que les instituteurs de nos grandes villes expliquant à leurs élèves, en vertu de la loi de 1879, la lettre du catéchisme. D'après un des plus ardents défenseurs du protestantisme en France, M. de Gasparin, sur sept cents pasteurs, cinq cents ne croient plus à la divinité de Jésus-Christ.

En Angleterre, c'est le pouvoir civil, même lorsqu'il est aux mains des incroyants, qui juge de ce qu'il faut admettre et pratiquer, et l'on a vu, il y a quelques années, un évêque anglican, le Dr Colenso, maintenu en fonctions, bien qu'il reconnût dans ses livres avoir complètement perdu la foi.

Il n'y a plus guère, pour les protestants, de dogme révélé. D'après M. Harnack, leur plus illustre docteur, aux yeux d'un grand nombre la doctrine évangélique se réduit à « un sentiment de confiance dans la bonté miséricordieuse de Dieu, regardé comme notre père, et à l'espoir d'un royaume où régneront la justice et la charité, empire purement intérieur qui s'exercera dans l'âme de chaque chrétien. . . »

Qui reconnaîtrait dans ce vague déisme la religion fondée par Jésus-Christ ? Et que vaut, en face du positivisme actuel, une religion qui s'appuie non sur des preuves, mais sur un simple « sentiment » ? La morale chrétienne elle-même ne survit pas à ce naufrage de tous les dogmes, car il faut à la morale une autre base qu'un « sentiment ».

Ainsi s'attestent avec la plus complète évidence le crime et l'erreur des hérétiques du XVI<sup>e</sup> siècle, qui, secouant le joug de l'autorité de l'Eglise romaine, prétendaient rétablir le christianisme des premiers âges. Depuis longtemps l'étude des origines chrétiennes avait démontré que l'Eglise romaine était la véritable et unique héritière des apôtres; le protestantisme corrobore sans le vouloir cette preuve en s'écartant de plus en plus du christianisme au fur et à mesure qu'il développe ses conséquences. Les sectes qui s'abritent sous cette dénomination générale s'entre-déchirent; elles ne font bon ménage qu'avec le rationalisme, et même en France, avec l'athéisme. Les principaux initiateurs de la laïcisation en France; depuis vingt-cinq ans, sont des ministres protestants. Toutes les recrues que le protestantisme parvient encore à rassembler lui viennent, non de l'Eglise, mais du camp libre-penseur. Le protestantisme n'est plus une religion, bien moins encore une doctrine, mais uniquement une forme archaïque, aujourd'hui remise à la mode en certaines régions, de l'hostilité au catholicisme; en d'autres termes, une façon d'arracher les âmes à l'Eglise.

A ce seul titre, il mérite encore de tenir en alerte la vigilance des catholiques. Il rompt les derniers et fragiles liens qui rattachent encore à la foi la famille du libre-penseur. Le libéral indifférent, le socialiste lui-même permettent d'ordinaire qu'on baptise leurs enfants, qu'on les prépare à la première communion et à la confirmation. Aux moments solennels de la vie, lorsqu'ils se marient, lorsqu'ils sont en danger de mort, ils ont eux-mêmes recours au prêtre qu'ils ont combattu et calomnié. Ainsi, par la grâce des sacrements, une porte reste ouverte devant eux pour le retour à la vérité religieuse.

L'adhésion du libre-penseur au protestantisme ferme cette porte et rend ce retour plus difficile que jamais, sans d'ailleurs éveiller dans l'âme aucune pensée chrétienne. C'est pour ce motif que les pasteurs appointés par les sociétés prétendues évangéliques reçoivent bon accueil de la part des mécréants dans toutes les régions où ils s'abattent. Telle est la suprême malice de l'hérésie protestante, son dernier rôle avant de se dissoudre définitivement dans l'incrédulité, et le motif pour lequel nous devons, aujourd'hui encore, nous mettre en garde contre ses retours offensifs.